

Le plaisir de parler : un plaisir mensonger ?

Jean-Marie FREY

La vie est une inquiétude ! Exister, c'est éprouver la résistance des choses qui sont indifférentes à nos désirs, du regard des autres qui nous jugent, et de notre être qui est porté inexorablement vers la mort. La parole religieuse répond à cette inquiétude. Elle dit l'origine et la destination de la nature, nos devoirs envers autrui, et ce que nous deviendrons lorsque nous quitterons ce monde. Une telle parole rassure. Elle tranquillise. Il faut dire qu'elle n'est pas l'expression d'une individualité qui serait livrée à elle-même et qui, pour cette raison, serait discutable. Elle trouve sa justification dans un au-delà. Elle prétend émaner d'un ciel qu'une *tradition* incarne. Elle n'aime pas la nouveauté. Elle semble véridique dans la mesure où elle répète sans cesse la même histoire. Elle vient de loin. Le temps l'a élevée au-dessus des opinions passagères. Il est si difficile de croire que, depuis toujours, tous ceux qui ont cru en elle se soient trompés ! Ainsi, Socrate est traduit en justice parce que, selon les traditionalistes : « Il n'honore pas les dieux de la cité et leur substitue des divinités *nouvelles*. » (Platon, *Apologie de Socrate*, 24 c)

La parole de la tradition plaît en apaisant parce qu'elle *redit* un même récit rassurant. Cette parole pourrait bien maintenir dans l'enfance. Les enfants, en effet, ont besoin de croire dans un discours paternel qui explique et prescrit. Toutefois, l'âme qui adhère à des propos de cet acabit éprouve le sentiment douloureux d'être en dette avec de lointains devanciers. Tranquilliser les esprits en les libérant de cette obligation¹, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les sophistes.

Le sophiste ne parle pas comme un enfant pour redire. À l'instar de l'adolescent, il parle pour contredire. Il refuse la tradition paternelle. Il goûte le plaisir de s'opposer aux ascendants ! N'est-il pas plaisant de se persuader qu'on ne doit rien à personne ? Ainsi, par exemple, parce que la tradition associe amour et sexualité, le sophiste affirme, comme le fait Lysias dans le *Phédre* de Platon, qu'il vaut mieux accorder ses faveurs à un prétendant qui n'est pas amoureux. Évidemment, la contradiction engage un rapport de domination. En s'opposant à la tradition, le sophiste séduit les jeunes gens. Il les domine par le moyen d'une « douce » contrainte. Il use des plaisirs injustes de la flatterie. Et, grâce à ces caresses, il jouit des plaisirs du pouvoir, du succès et de la réussite dans la Cité. Ce qui le préoccupe, c'est l'Autre, et non la vérité.

Cependant, obsédé par le désir de contredire la tradition, le sophiste se contredit lui-même. En soutenant qu'il n'y a pas de vérité, n'affirme-t-il pas, en toute

¹ J'ai examiné ailleurs la logique du don et le rapport de la dette à la servitude (voir Jean-Marie Frey, *Une société sans argent est-elle souhaitable ?*, M-éditer, 2011. Lien : <http://m-editer.izibookstore.com/auteur/17/Jean-Marie%20FREY>).

inconséquence, que l'on ne peut rien affirmer ? Sa parole est illogique. Elle ne vaut pas pour autrui. Elle est injuste. Elle annonce de grandes souffrances. Lorsqu'elle envahit l'espace public, tout est corrompu, et la démocratie devient liberticide. Que le maître craigne ceux qui fréquentent son école et qu'il les cajole, que les jeunes gens rivalisent avec les plus âgés et que les vieillards s'abaissent au niveau des adolescents, aussitôt la liberté n'est plus, et le fléau de la tyrannie s'abat sur la Cité (voir Platon, *République*, 563 a-b). Faut-il alors retourner vers l'enfance, et la parole de la tradition ? Rien n'est moins assuré.

Dans la *Lettre VII*, Platon explique l'échec de son engagement politique au cœur du régime despotique de Syracuse. D'un côté, il y a la contingence d'un monde où les passions et la force brutale engendrent le chaos et la souffrance. De l'autre, il y a la parole permettant à chacun de signifier quelque chose à l'autre. Encore faut-il que le discours ne soit pas lui-même tyrannique. C'est pourquoi le philosophe aspire à une parole universelle en droit, permettant l'accord des esprits avec les esprits, cohérente et légitimée. Il exige que l'on rende raison de ce que l'on avance, que l'on justifie la suite de ses énoncés, c'est-à-dire que l'on maîtrise l'art de la démonstration. Une telle parole actualise la raison qui est une potentialité de l'âme humaine. Or n'est-il pas plaisant d'épanouir son être ?

Le philosophe ne parle pas comme un enfant pour *redire*, ni comme un adolescent, pour *contredire*. Il prend la parole comme un adulte, pour *dire* le réel. Devant ses juges, Socrate ne singe pas la jeunesse. « Il siérait mal, Athéniens, je crois, à un homme de mon âge de venir devant vous façonner des phrases comme le font nos petits jeunes gens. » (Platon, *Apologie de Socrate*, 17 c) La parole philosophique n'est pas centrée sur l'Autre. Elle est centrée sur l'être. Elle vise la vérité. Elle ambitionne de s'accorder avec la réalité. Aussi, elle nous révèle notre nature, le divin qui est en nous, la raison qui élève vers la science. Le plaisir qu'elle engendre n'est donc pas mensonger. Celui qui éprouve cette satisfaction ne jouit pas d'être au-dessus des autres. Il connaît le bien-être qu'apporte la culture de l'âme. C'est au-dessus de lui-même qu'il s'élève, et c'est cela qui le rend heureux. Il désire la sagesse. Il se dispose à devenir vieillard, à connaître le moment où il n'y aura plus rien à dire. Il envisage un au-delà de son discours. Il apprend à mourir. S'il assume la peine qu'impose l'élaboration d'un propos authentiquement philosophique, « ce n'est point tant pour parler aux hommes [...] que pour être en état, dans la mesure où il le peut, de plaire aux dieux par ses paroles » (Platon, *Phédre*, 274 e).

Jean-Marie FREY

Texte de la conférence donnée dans le cadre des journées d'étude des CPGE du Lycée Alfonse Daudet (Nîmes) le 14 février 2013.